

niquait aux travailleurs son activité. Bientôt la flotte fut en partance ; aussitôt, elle reçut l'élite de l'armée ; le 10 juillet, elle appareilla.

Jamais spectacle plus imposant n'avait frappé les yeux de cette foule assemblée sur le rivage. Soixante-trois navires de guerre et plus de cent transports étaient sous voile et gagnaient la haute mer.

Le pavillon d'Ibrahim Pacha se développait au grand mât. Ismayl-Agha-Gebelakdar commandait la flotte, le fils du souverain l'expédition. Depuis longtemps, les échos ne répétaient plus les saluts du départ que tous les yeux étaient encore fixés sur cette immense quantité de navires qui courait grand largue et s'éloignait de la côte d'Afrique, remontant à toute vitesse dans le nord où elle espérait trouver le danger et la gloire. Elle emportait dix-sept mille soldats : les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, et 6<sup>e</sup> régiments d'infanterie régulière, quatre compagnies de sapeurs, sept cents chevaux sous les ordres de Hassan-Bey, une artillerie de siège et une artillerie de campagne. Ibrahim avait mis le cap sur Rhodes où il comptait faire sa jonction avec le Capitan-Pacha.

Plus que tous au monde, le Vice-roi avait suivi le départ de cette expédition qui lançait l'Égypte dans un si dangereux inconnu. Sa belle flotte, sa belle armée triompheraient-elles des bandes maînottes et des insaisissables corsaires de Miaulis ? Son fils Ibrahim, l'appui de son trône, l'enfant chéri de ses entrailles, lui reviendrait-il vainqueur, applaudi et couronné ? L'Europe alors, cette diplomatie aux secrets redoutables, ces rois alliés à Vérone par l'intérêt des trônes, lui permettraient-ils à lui-même de couronner ses triomphes par l'indépendance de l'Égypte ? graves problèmes qui agitaient ses jours et inquiétaient ses nuits. En ce moment, du moins, tout lui